

TRACES DE MÉMOIRE

PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

CENTRE D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION
« MÉMOIRE D'AUSCHWITZ » ASBL

| TRIMESTRIEL N°1 | JUILLET-AOÛT-SEPTEMBRE 2011
| BUREAU DE DÉPÔT : BRUXELLES X | N° AGRÉGATION P 801056



n° 01
Septembre
2011

BELGIQUE - BELGIË
P.P.
BRUXELLES X
1/9464



SOMMAIRE

ACTUALITÉ

Le voyage comme passage p.2

INTERROGATION

**« Parcours d'enfants cachés » :
Une exposition itinérante à destination
des écoles** p.5

APPROFONDISSEMENT

**Le génocide tutsi dans la bande dessinée
Déogratias de Stassen** p.9

VARIAS p.15

ÉDITORIAL

Depuis 1998, Mémoire d'Auschwitz asbl et la Fondation Auschwitz publient un bulletin pédagogique pour informer les enseignants belges des différentes initiatives liées à l'éducation sur la mémoire du génocide des Juifs et des camps de concentration nazis ainsi que sur les violences historiques devenues des enjeux de mémoire et de transmission.

Sous le titre « Traces de mémoire », le bulletin change dès lors de contenu et d'approche. Chaque numéro contiendra désormais deux rubriques fixes. La première approfondit une question de mémoire qui a une relevance particulière pour la pratique pédagogique. La deuxième offre un bilan

condensé des recherches récentes dont les résultats ont été publiés par la Fondation Auschwitz ; pour approfondir ces questions, l'on pourra se rendre sur le site web de la Fondation et consulter la revue *Témoigner, entre histoire et mémoire* (www.auschwitz.be). Ces articles sont accompagnés d'applications pédagogiques directement utilisables en classe, favorisant l'échange avec l'enseignement. On souhaite ainsi contribuer à l'acquisition des compétences disciplinaires et transversales décrites dans les programmes d'enseignement en synergie avec le décret mémoire. Par leur caractère d'actualité et leur volonté interdisciplinaire, les questions de mémoire se prêtent en effet

à de tels développements. L'approche adoptée est fondamentalement pluraliste et elle inclut une variété d'événements historiques et de pratiques de mémoire. Le présent numéro présente ainsi un article sur la caserne Dossin et une étude de bande dessinée sur le génocide au Rwanda. Enfin, « Traces de mémoire » informe aussi de l'agenda mémoriel, des différentes initiatives de la Fondation Auschwitz, des événements et des publications dans le domaine de l'histoire et de la mémoire liés aux guerres et aux génocides.

**Henri Goldberg, Philippe Mesnard,
Fransiska Louwagie, Fabian Van Samang**

Le voyage comme passage

— **Le voyage annuel à Auschwitz-Birkenau n'est pas une excursion touristique.** C'est un voyage qui cadre dans un processus de réflexion plus large, y compris avant et après le déplacement même. C'est ainsi que le lieu visité est investi de contenu. Les témoignages rappellent alors ce que les auteurs des crimes avaient voulu effacer. Les émotions éprouvées lors d'une telle visite doivent être interprétées de telle façon qu'elles puissent contribuer à comprendre les événements, et pour que ceux-ci puissent être transmis également à d'autres.

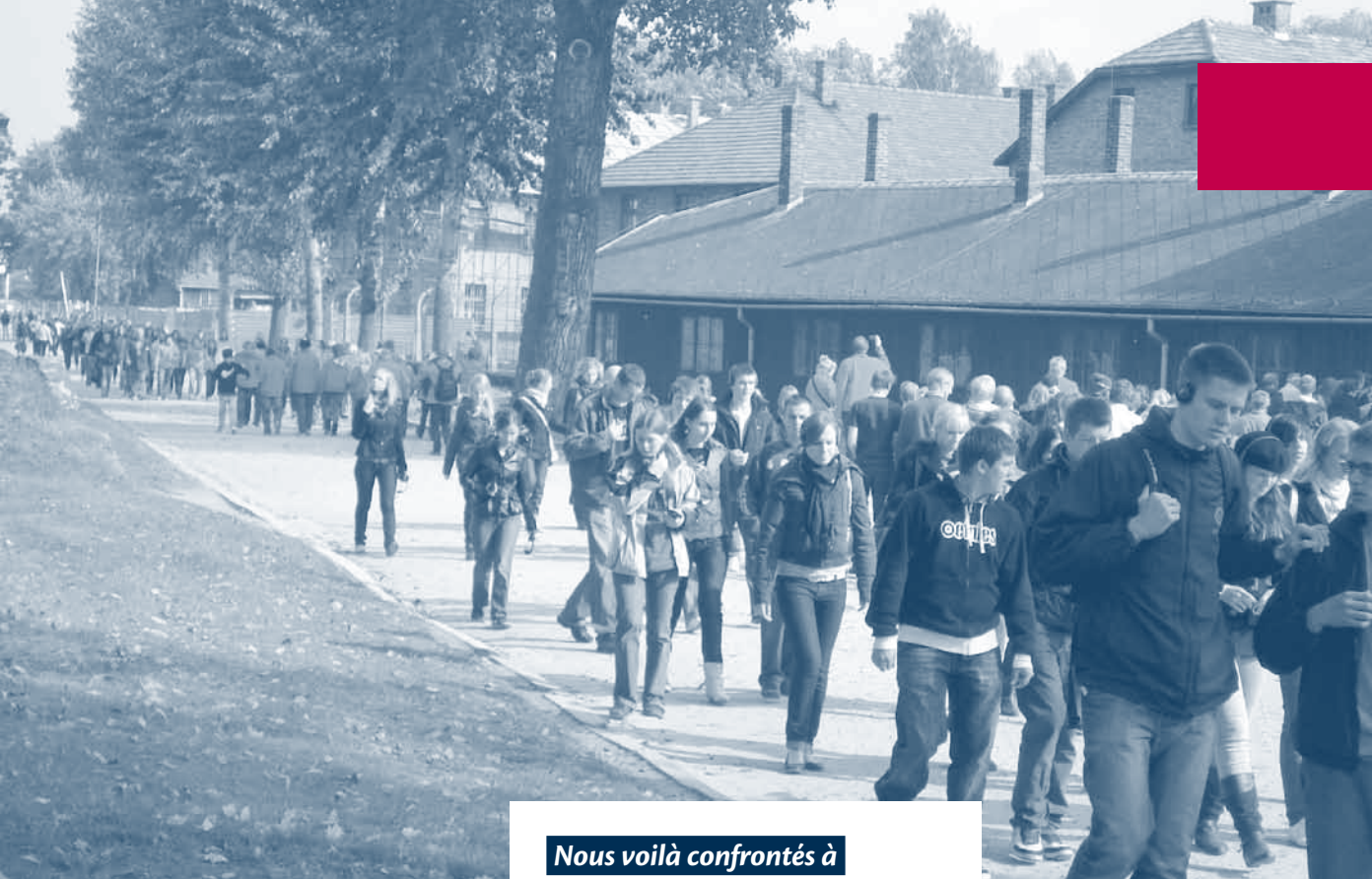
La question des voyages de groupes scolaires sur les sites mémoriels est de plus en plus présente. À la fois, elle s'impose et semble régulièrement mise en doute. C'est pourquoi je voudrais lancer quelques pistes de réflexion et ouvrir ainsi un chantier que la Fondation va animer à partir de la rentrée.

La Fondation organise chaque année un voyage d'une semaine à Auschwitz. Ce voyage, qui est d'une durée de trois jours sur le site, propose d'articuler visite, témoignage et séminaire. Pourquoi Auschwitz ? D'abord parce que la Fondation, de par son origine même, y est liée. Ensuite, parce qu'Auschwitz a été le complexe organisationnel qui a rassemblé tous les différents types de camps mis en fonction par les nazis et, parmi eux, il a été celui où a fonctionné le plus longtemps et avec la méthode la plus éprouvée l'extermination des Juifs. Or, sans aucunement reléguer à l'arrière-plan la terreur concentrationnaire subie par les autres groupes de déportés, on ne peut approcher la connaissance de ce qu'a été Auschwitz

sans mettre en évidence la spécificité de ce que subirent, les uns après les autres, les convois des Juifs qui arrivaient de toute l'Europe : en moyenne 80%, parfois plus, parfois moins, étaient gazés dans les heures qui suivaient leur descente des wagons sans être immatriculés, sans entrer dans le « système concentrationnaire ». A priori, la Fondation Auschwitz a pour mission de transmettre cette mémoire du génocide des Juifs (Shoah, Holocaust, suivant les langues et les dénominations), mission que d'autres institutions peuvent décider de ne pas assurer, selon leur propre histoire. Il n'en demeure pas moins que cette approche nécessite de connaître le fonctionnement d'Auschwitz I et, pour autant que cela soit possible, d'Auschwitz III dont le camp a aujourd'hui disparu. Elle nécessite aussi de découvrir – car ils sont généralement négligés – d'autres petits camps dits satellites qui faisaient partie de ce complexe d'Auschwitz. Déjà, indépendamment des questions de documentation proprement historiques et de la nécessité de différencier, pour mieux les comprendre, les lieux de

la terreur nazie, nous voilà confrontés à la diversité des endroits par où passer et donc du temps que l'on se donne. Quel temps ? Quels lieux ?

Quel temps pour le voyage ? Il est certain qu'il est impossible de ne consacrer qu'une journée à la visite (bien que cela se fasse régulièrement). Deux sont un minimum et ne suffisent que si l'on y associe des temps préparatoires et un travail postérieur. En ce sens, considérant que le minimum requis est de deux jours à Auschwitz, la qualité de la réalisation repose sur le temps que l'on va consacrer avant et après le voyage, et ce qui va en résulter. Cette question du temps (un temps *du* voyage qui ne se résume pas aux heures sur les lieux mêmes) apparaît tout aussi importante que celle du lieu. En effet, si des critiques sont émises en direction du « tourisme mémoriel », leur argument se focalise généralement sur la rapidité du séjour. Auschwitz : lieu de consommation mémorielle ! Auschwitz, comme tout autre endroit, peut effectivement être consommé pour



**Nous voilà confrontés à
la diversité des endroits
par où passer et donc du temps
que l'on se donne.
Quel temps ? Quels lieux ?**

assouvir un désir qui, comme tout désir, ne se satisfait que pour se répéter autrement, ailleurs, d'autres façons. Auschwitz est alors subordonné à l'immédiateté du rythme de nos sociétés et de nos vies post-industrielles. Approcher le lieu par le voyage serait donc, d'abord, donner au voyage un autre sens en faisant déborder sa durée hors des limites imparties par le déplacement.

Quels lieux ? L'entreprise nazie a été redoutable sur de nombreux plans et, notamment, sur celui de la disparition des lieux. Des six centres de mises à mort des Juifs, il ne reste que Majdanek et Auschwitz, ce dernier étant le plus accessible géographiquement et le plus investi au niveau patrimonial. Mais il faut aussi songer qu'Auschwitz n'était que l'aboutissement du système d'anéantissement nazi, il y a les lieux décisionnels, à Berlin et Wannsee, notamment, les lieux de regroupement dans chaque pays d'Europe (Breendonk, Malines pour la Belgique, et rien n'empêche de penser à des voyages et des rencontres à l'ancien camp de Drancy en France, Wes-

terbork aux Pays-Bas). Des voyages intermédiaires ou des étapes sont tout à fait concevables.

Nous avons jusque-là parlé de sites, de temps, et bien peu de témoins. Or, ceux-ci sont un facteur de première importance pour la connaissance, à partir de leur propre expérience, des lieux où ils ont été détenus et où, souvent pour les Juifs, leur famille a été assassinée. Ce sont d'abord nos guides pour l'imagination de ce qui a eu lieu, avant même de se rendre sur place, lorsqu'ils viennent rencontrer les élèves dans les classes; puis nos guides pour le réel mémoriel durant le voyage sur les lieux mêmes, à côté des guides professionnels fournis par les musées des camps. Cependant, quand on parle aujourd'hui des témoins, c'est généralement pour évoquer leur prochaine disparition. Ceci est une réalité biologique

dont les témoins, comme tout être vivant avant d'être témoin, sont conscients. Nous savons que nos grands-parents, puis nos parents vont disparaître – et nous-mêmes après eux. Aussi suis-je souvent gêné – bien que pourtant ce soit une remarque tout à fait justifiée – d'entendre parler de cette disparition qui semble être une deuxième mort dont les témoins doivent endosser la responsabilité vis-à-vis de nous qui nous inquiétons de devoir pallier leur absence, comme si nous n'allions plus savoir quoi dire après eux. À travers ce constat, se fait entendre la peur que l'essentiel de cette mémoire se perde alors que nous vivons dans une société où l'effort de mémorialisation n'est que le reflet symétriquement inverse des logiques de l'éphémère et de l'immédiateté. Il est évident que la présence des témoins sur les lieux mêmes se fera plus rare. Une réponse à cela est d'utiliser les entretiens vidéo (certes, qui ne remplaceront jamais la parole vivante). En effet, la Fondation dispose d'un fonds d'archive vidéo unique qui rassemble les témoi-

Suite p.4 →

→ Suite de la p.3

gnages de 228 survivants, soit 1247 heures d'enregistrements. D'ores et déjà, une de nos collaboratrices travaille au montage de séquences concernant la vie juive dans le quartier des Marolles. Utiliser ces supports n'est pas seulement une solution technique, elle met à portée la parole des survivants et permet de découvrir avec eux – et par eux, car un survivant est un passeur – non seulement la réalité du désastre, mais la richesse des mondes anéantis où ils ont eux-mêmes vécu avec leurs parents et leurs proches. Car transmettre une mémoire issue d'une telle rupture demande de préserver et, parfois, reconstituer les mondes d'avant cette mémoire. Un voyage doit aussi apporter non seulement la connaissance du processus de persécution et de destruction, mais aussi susciter une sensibilité à ce passé que les nazis ont voulu éradiquer, et en faire découvrir la richesse humaine. C'est une façon de ne pas focaliser le sens du voyage sur un lieu qui, pour central qu'il soit, n'en est pas moins connoté par la destruction.

Dans cet état des lieux esquissé (et perfectible) sur les questions concernant les voyages pédagogiques à Auschwitz, en particulier, et les voyages mémoriels, en général, il me semble nécessaire de mentionner une dimension fondamentale dont chaque visiteur est le sujet et qui, de surcroît, embarrasse les enseignants – ou plus généralement les accompagnateurs. Cette dimension est celle de l'émotion. Traverser le plus grand cimetière du monde expose à l'émotion, même si aucune personne de sa propre famille n'y a péri ou souffert. Mais peut-être faut-il se demander, dans le cadre des voyages, comment l'émotion s'articule à la raison explicative, à la volonté de comprendre, comment l'émotion sert de véhicule pour mieux assimiler et s'approprier une connaissance, comment elle établit ou renforce les liens entre soi et ce avec quoi l'on se met en rapport, en l'occurrence Auschwitz. Bien sûr, les détracteurs



↑ Pavillon belge (nouvelle conception). Auschwitz I. Octobre 2007.

de l'émotion – qui rejoignent souvent les détracteurs des voyages – vont avancer que l'émotion noie les facultés de compréhension et court-circuite l'entendement. Que cette critique soit une simple opinion ou qu'elle soit fondée sur un savoir hérité de la rhétorique, il est juste que l'émotion, selon certains usages, puisse être néfaste à la connaissance et brouiller derrière un rideau de larmes la vision que l'on souhaiterait avoir d'Auschwitz. À cela, une première réponse consiste à dire que le temps des larmes peut n'être que passer et que ceux qui l'ont éprouvé ont toujours la possibilité de se ressaisir en réfléchissant à leurs propres emportements – en cela, l'accompagnateur doit aussi s'exercer à la maïeutique pour aider à objectiver d'où provient l'émotion. Une deuxième réponse, prolongement de la précédente, consiste à tenter de distinguer ce qui de ces émotions vient de nous-mêmes – une sensibilité singulière à ce lieu – et ce qui vient de notre culture. Non pour opposer une supposée subjectivité singulière à un sentimentalisme culturel, mais pour que chacun trouve une juste mesure entre les différentes influences personnelles, intimes et/ou collectives, public, dont il est le siège.

À tous les niveaux que j'ai passés en revue, un aspect revient chaque fois plus ou moins explicitement et se signale comme un fil rouge les reliant tous entre eux : l'importance de la réflexivité du projet. C'est-

à-dire que chaque élève puisse s'impliquer de façon à interroger lui-même ce à quoi il est confronté et la façon dont il réagit. Pour cela, il doit non seulement s'approprier un savoir, mais pouvoir produire avec celui-ci une réflexion qui lui soit propre et, par là même, agir comme sujet. La question n'est pas que cette réflexion aboutisse, mais qu'elle soit enclenchée. Et la meilleure façon que chacun – et là on dépasse le public des jeunes, cela nous touche tous – devienne sujet de ce savoir est bien évidemment qu'il soit en mesure de le transmettre également. Que chacun, après un voyage à Auschwitz, soit capable de transmettre cette mémoire, ce serait ainsi la réponse que l'on puisse apporter à ceux qui doutent de l'importance de cette tâche qui, passant par le voyage, concerne la transmission. ■

Philippe Mesnard

▣ RÉFÉRENCES UTILES

– *Cahier Espaces*, dossier consacré au « Tourisme de mémoire », n° 80, 2003 (consultable sur www.revue-espaces.com/).

– Forges, Jean-François – Biscarat, Pierre-Jérôme. *Guide historique d'Auschwitz et des traces juives de Cracovie*. Éditions Autrement. Paris, 2011.

– Gilbert, Martin. *Holocaust Journey. Traveling in search of the past*. Columbia University Press. New York, 1997.

« PARCOURS D'ENFANTS CACHÉS »

Une exposition itinérante à destination des écoles

— Dans l'attente de la réouverture de la caserne Dossin au public, une exposition sur les enfants cachés est désormais disponible pour les écoles. Éric Lauwers partage son enthousiasme pour ce projet.

Actuellement, l'ancien Musée de la Déportation et de la Résistance à Malines (inauguré en 1995) est en pleine métamorphose. Il fera bientôt place à l'ambitieux projet «Kazerne Dossin» : Mémorial, Musée et Centre de Documentation sur l'Holocauste et les Droits de l'Homme. L'importance des travaux empêchera dès lors tout accueil des classes durant l'année scolaire 2011-2012.

Afin de satisfaire au mieux les enseignants habitués à la visite de l'ancienne caserne Dossin, l'équipe du nouveau projet propose aux écoles la location d'une exposition itinérante⁽¹⁾ relative aux enfants (juifs) cachés dans notre pays durant la Seconde Guerre mondiale. Constituée de 15 panneaux⁽²⁾ didactiques bilingues (néerlandais-français) attrayants, l'exposition Parcours d'enfants cachés s'adresse avant tout aux classes du troisième degré de l'enseignement secondaire, toutes sections confondues (général, technique et professionnel).

Les quatre premiers panneaux⁽³⁾ situent la problématique des enfants cachés dans le contexte plus global de la Seconde Guerre mondiale, particulièrement celui de la question juive sous l'occupation. Ils permettent notamment de sensibiliser les jeunes aux attitudes de collaboration et de résistance de nos aïeux.



Les panneaux suivants⁽⁴⁾ évoquent neuf destins particuliers d'enfants cachés dans toute la Belgique, ballotés entre drame et espoir. Dénonciation, dissimulation, séparation furent le lot quotidien incertain de ces nombreuses familles malchanceuses. L'avant-dernier panneau⁽⁵⁾ se penche sur les terribles chiffres de la déportation des enfants et des adolescents, ceux qui n'ont pas eu cette « chance » d'être cachés : à peine 2 % d'entre eux rentreront au pays... Notons qu'un dernier panneau énumère les noms des différents concepteurs et réalisateurs de l'exposition, ainsi que l'origine des sources documentaires⁽⁶⁾.

Suite p.6 →

(1) Renseignements et réservation : Sara Verhaert, info@kazernedossin.eu (015 / 290 660).

(2) Taille : 60 X 120 cm (l'enlèvement étant à la charge de l'emprunteur, le transport de ces panneaux s'avère particulièrement aisé dans une simple voiture).

(3) Intitulés : *Introduction – Contexte – Les réseaux catholiques – Le Comité de Défense des Juifs.*

(4) Intitulés : *Un bébé à Ciney : Armand Schmidt – Une survivante de Birkenau : Jenny Birenbaum – Une nuit à Dossin : Michel et Salomon Goldberg – De la légalité à la clandestinité : Ruth et Nini Berneman – L'enfant évadé du transport XX : Simon Gronowski – Une orpheline de la Shoah : Felicie Gruszow – Une dénonciation fatale : la famille Nagiel – Une action de sauvetage : le couvent du Très Saint Sauveur [évoquant du sauvetage de 15 fillettes juives sauvées in extremis en mai 1943 par un groupe de partisans menés par Paul Halter, actuel président de la Fondation Auschwitz] – L'enfant de l'espoir : Micheline Weksler.*

(5) Intitulé : *4235 enfants assassinés.*

(6) Intitulé : *Conception* (notamment Laurence Schram, Hanne Aerts et Dorien Styven pour le scénario et la documentation ; Marjan Verplancke pour les démarches pédagogiques ; Ward Adriaens pour la coordination de l'ensemble).

→ Suite de la p.5

Chaque panneau est agrémenté d'une petite mise en contexte, permettant ainsi à l'élève d'entrer directement dans le vif du sujet. Ils sont par ailleurs richement illustrés de documents variés, clairement identifiés et succinctement commentés (photographies, fac-simile d'articles de presse clandestine ou collaboratrice, lettres manuscrites, documents imprimés divers, etc.). Les documents écrits étant inévitablement issus des différentes communautés linguistiques du pays, une habile alternance est prévue en légende, celle-ci évitant toute surcharge. Grâce à une mise en évidence de certains passages surlignés, les documents sont très rapidement accessibles aux élèves, facilitant ainsi toute démarche pédagogique. ■

Éric B. Lauwers,

Professeur Collège Saint-Guibert Gembloux

DÉMARCHES & DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Soucieux d'accompagner les enseignants, le projet «Kazerne Dossin» présente sur son site web⁽⁷⁾ une série de neuf démarches pédagogiques concrètes tournant autour de la problématique des enfants cachés : trois sont destinées à un travail à réaliser en classe avant la visite de l'exposition, trois autres à exploiter durant la visite et trois dernières en guise de feedback.

Chaque série poursuit trois objectifs devant mener prioritairement nos élèves à l'exercice d'une citoyenneté responsable : connaissance/prise de conscience, solidarité/empathie, réflexion/action. Ces objectifs rejoignent résolument certains enjeux du monde d'aujourd'hui

au sein duquel nos jeunes sont inévitablement amenés à poser des choix d'ordre moral impliquant non seulement leur personne, mais aussi l'ensemble de la société.

Ces diverses orientations pédagogiques ne s'adressent pas exclusivement au professeur d'histoire, l'idéal étant de les envisager en interdisciplinarité.

(7) <http://www.kazernedossin.be/content/aan-de-slag-met-de-tentoonstelling-%E2%80%98Ondergedoken-kinderen%E2%80%99> (sous l'onglet « Service pédagogique »). Pages richement illustrées de documents téléchargeables, disponibles uniquement en version néerlandaise à la date de rédaction de cet article ; la version francophone paraîtra dans le courant du mois de septembre 2011.



APPLICATION
PÉDAGOGIQUE

Sauvés par humanité

La visite de l'exposition peut être prolongée par la lecture de quelques témoignages d'enfants cachés. Ces témoignages étant enregistrés plus d'un demi-siècle après les événements, les souvenirs sont souvent convergents, mais des différences importantes se font également jour. C'est une analyse comparative de différents témoignages qui nous permet de réfléchir aux concepts de « mémoire », « représentation » et « histoire ».

En guise de prolongement à l'exposition itinérante proposée par la « Kazerne Dossin », le copieux ouvrage d'Herman Vandormael⁽¹⁾ offre une possibilité parmi beaucoup d'autres.

La première partie du livre s'attache à resituer l'aventure des enfants cachés durant la Seconde Guerre mondiale dans un cadre plus global. Sont ainsi passées en revue la montée de l'antisémitisme dans l'Allemagne nazie des années trente et la

période d'occupation (particulièrement celle de notre pays).

La seconde partie comporte la relation de 64 témoignages patiemment recueillis par l'auteur, principalement en Belgique et aux Pays-Bas. L'intérêt de la démarche réside dans le fait d'avoir consigné un grand nombre d'expériences particulières comportant bien évidemment des similitudes, mais surtout des spécificités propres à chaque individu. C'est ainsi que – bien au-delà de stériles polémiques – l'on

pourra découvrir que les attitudes tant de collaboration que de résistance furent le lot de toutes les régions de notre pays. Aller à la rencontre de ces destins singuliers peut aider à stimuler cette prise de conscience dont tous les Belges ont besoin, tant les anciennes générations que la génération montante.

Certains objecteront que ces témoignages – d'enfants parfois fort jeunes durant le conflit ! – ont été récoltés six décennies *a posteriori*, portant en eux



(1) H. Vandormael. *Ondergedoken Joodse kinderen getuigen. Verborgen oorlogsjaren*. Lannoo. Tiel, 2009 (réédité la même année) ; *Les enfants cachés se souviennent. Les années de guerre*. Racine. Bruxelles, 2010 (notons que la première édition francophone souffre d'une série non négligeable d'erreurs orthographiques, sans nul doute dues à la traduction).

une part inhérente d'approximation(s) et d'oubli(s). Ils ont néanmoins le mérite d'exister et doivent nécessairement être confrontés. Ne pouvant se suffire à eux-mêmes, d'autres sources ou travaux d'historiens sont nécessaires pour une bonne exploitation de ces précieux témoignages dans le contexte de la classe.

Tous les récits consignés par H. Vandormael ne sont pas exploitables, certains d'entre eux étant fort courts, imprécis (les

souvenirs s'estompent !) ou laissant beaucoup de place à l'émotivité de leur auteur. À l'inverse, quelques témoignages sont particulièrement intéressants. Nous en avons retenu un que nous analyserons en parallèle d'un autre récit, tous deux étant en lien direct avec le vécu à la caserne Dossin durant l'occupation. L'ensemble est présenté ci-après, en proposition/piste pédagogique, directement exploitable en classe (niveau 16-18 ans).

PROPOSITION / PISTE PÉDAGOGIQUE

OBJECTIFS GÉNÉRAUX

- ✓ **Prendre conscience** de la diversité du (des) vécu(s) des familles juives en transit à la caserne Dossin de Malines durant l'occupation de la Belgique par l'Allemagne nazie.
- ✓ **Sensibiliser nos jeunes élèves** à la valeur du témoignage (qui ne peut être unique).

DÉMARCHE ET OUTILLAGE

- ✓ **Confrontation de deux témoignages.** Notons que cette démarche peut être menée en étroite collaboration avec le professeur de langue maternelle, voire même le professeur de la deuxième langue nationale (pour peu que l'on emprunte un extrait de l'ouvrage d'H. Vandormael dans l'autre langue que la langue maternelle).
- ✓ **Par rapport au programme de la Communauté française,** cette démarche peut aisément rejoindre dans sa forme la compétence «communiquer» (par exemple, en demandant à l'élève de réaliser un tableau de comparaison entre le vécu des deux témoins, distinguant les similitudes et les différences de perception). Dans sa finalité, l'exercice touche à la compétence «critiquer», tout témoignage de ce type devant être

considéré comme une réelle trace du passé (bien vivante !) à soumettre à la critique.

✓ **Témoignage 1 (2008 – le témoin a 80 ans) : Hanna Sulamith Rothschild⁽²⁾.**

Née en 1928 à Hambourg, elle fait partie d'une famille juive avec quatre enfants. La famille quitte l'Allemagne quelques mois après l'arrivée des nazis au pouvoir (1933) et se réfugie à Anvers où Hanna ne perçoit pas d'antisémitisme. L'invasion de la Belgique par les troupes allemandes (mai 1940) disloque cette famille toujours allemande : le papa et la sœur aînée sont déportés en 1942 et ne reviendront pas. Cachée à Louvain avec sa mère, sa petite sœur et son petit frère, Hanna est arrêtée avec sa maman le 28 ou 29 mars 1944, transite par le siège de la Gestapo à Bruxelles (Avenue Louise) et échoue ensuite à la caserne Dossin de Malines (les deux cadets échappent à l'arrestation). Le 20 juin 1944, après avoir été regroupée, transfert de toute la famille au camp de Vittel (France). La maman et les trois enfants survivront à la guerre.

✓ **Témoignage 2 (2010 – le témoin a 84 ans) : Paul Sobol⁽³⁾.** Faisant partie d'une famille juive d'origine polonaise, il est né à Paris en 1926 et arrive en Belgique l'année suivante. Dans les années trente, il grandit à Bruxelles entouré de deux frères et d'une sœur.

La famille reste unie après l'invasion de la Belgique et, suite aux grandes rafles à Anvers et dans le quartier du Midi à Bruxelles, décide d'entrer en clandestinité à partir du 15 septembre

Suite p.8 →

(2) Témoignage de H. Sulamith Rothschild à la caserne Dossin dans l'édition néerlandophone : *Per Luftpost in dem Ofen*, extrait de H. Vandormael. *Ondergedoken Joodse kinderen getuigen*, op. cit., p. 353-361 ; édition francophone : *La lettre ira au four par avion*, extrait de H. Vandormael. *Les enfants cachés se souviennent*, op. cit., p. 378-386.

(3) Témoignage de Paul Sobol à la caserne Dossin, extrait de P. Sobol, *Je me souviens d'Auschwitz* (complété d'un *Dossier pédagogique* d'É. Lauwers), 1^{ère} éd., Bruxelles, Racine, 2010, p. 48-53. L'ouvrage a fait l'objet d'une recension par F. Crahay dans le *Bulletin pédagogique de la Fondation Auschwitz*, n° 48, octobre-novembre-décembre 2010, p. 6. Une seconde édition revue et corrigée de l'ouvrage est parue début 2011 (*Erratum* à la première édition publié dans le *Bulletin pédagogique de la Fondation Auschwitz*, n° 50, avril-mai-juin 2011, p. 4). Une parution en néerlandais et en anglais sont souhaitées par l'auteur (à paraître). Par ailleurs, en complément de l'extrait de livre, pour les professeurs disposant d'un matériel multimédia, il est possible aussi de travailler avec la vidéo de l'interview que P. Sobol a accordée en 1997 à la Shoah Fondation. Celle-ci apporte les mêmes informations, mais avec quelques précisions supplémentaires (l'auteur n'avait à l'époque que 71 ans !). Elle est accessible en ligne : http://www.lemonde.fr/shoah-les-derniers-temoins-racontent/visuel/2005/06/06/paul-sobol-un-deporte-belge-et-son-talisman_657086_641295.html (consulter les chapitres 6 à 8). La retranscription de cette interview est disponible au format PDF sur le site de cours personnel suivant : http://www.form-hist.be/6/6breendonk/breendonk2008_2009/p_sobol_interview_p_sobol_1997.pdf (pages 10 à 12).



Livre disponible sur simple demande auprès de *Démocratie ou barbarie*, Fédération Wallonie-Bruxelles, dobf@cfwb.be

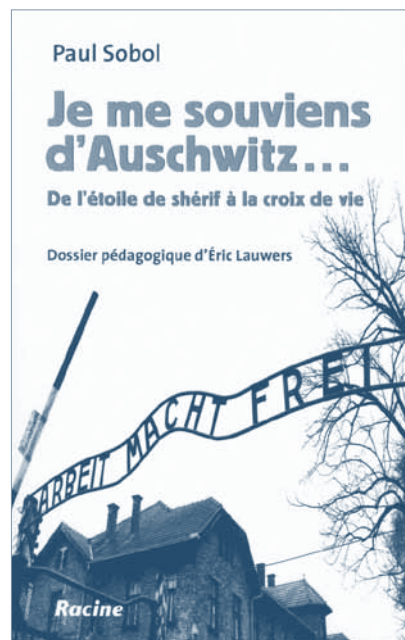
PROPOSITION / PISTE PÉDAGOGIQUE (SUITE)

→ Suite de la p.7

1942. Le 13 juin 1944, une arrestation brutale – probablement due à une dénonciation – emporte la famille au siège de la Gestapo à Bruxelles, avant le transfert à Malines le lendemain (caserne Dossin). Le 31 juillet, toute la famille est embarquée dans le 26^e et dernier convoi organisé au départ de la caserne Dossin vers Auschwitz. Seuls Paul Sobol et sa sœur Betsy reviendront des camps.

MÉTHODOLOGIE

Avant la découverte de ces deux écrits, chacun des auteurs est présenté (*voir ci-dessus*). La lecture attentive de chaque récit par les élèves est faite suivant différentes consignes. Comment chaque témoin relate-t-il son vécu personnel à la caserne Dossin ? Quelles sont les similitudes et les différences de traitement ? En conclusion, quel est le ton global du souvenir qu'ils en conservent ?



La lecture conduit inévitablement à un double constat. D'un côté, des points communs existent entre le vécu d'Hanna Sulamith Rothschild et celui de Paul Sobol à Malines. On retrouve certaines constantes apparaissant dans bon nombre de témoignages de celles et ceux ayant été détenus à la caserne Dossin : accueil et enregistrement à la caserne (les prisonniers se voient attribuer un numéro, début graduel de dépersonnalisation), fouille et enregistrement des bagages, fouille corporelle minutieuse (parfois même intime), organisation du logement dans les chambrées, discipline militaire (appel du matin, horaire strict), angoisse du lendemain, etc. Au vu du grand nombre de personnes et de la variété des individus ayant transité par ce lieu entre 1942 et 1944 (25.835 hommes, femmes, enfants et vieillards !), il est bien évidemment difficile de cerner d'un seul trait la manière dont ils y ont vécu. Toutes les perceptions ne sont pas identiques. Pour reprendre la comparaison de nos deux témoignages, Hanna S. Rothschild garde de son séjour un souvenir presque exclusivement négatif, n'y voyant aucun traitement humain des individus, mettant même en évidence des cruautés commises envers certaines personnes au sein de la caserne ou l'oppressante crainte envahissant les

esprits à la veille du départ d'un convoi. Par contre, Paul Sobol a bien conscience d'être en prison, mais sans brutalité. Pour lui, la vie en famille continue, son père ne se débrouille pas si mal, la soupe y est même bonne et la réception d'un colis envoyé par sa bien-aimée l'étonne tout en le réjouissant.

À l'issue de cette démarche, l'élève doit naturellement se questionner : qui a pleinement raison / qui dit la (vraie) vérité ? Grâce aux données biographiques relatives à chaque témoin, des hypothèses sont énoncées. Penser notamment à différents éléments : la (grande) distance chronologique entre le témoignage et le vécu à la caserne Dossin ; l'âge du témoin (celui de l'époque des faits et celui quand il témoigne) ; la durée passée par le témoin à la caserne ; l'époque de la guerre à laquelle il y a séjourné (événements externes à la caserne), etc.

Toutes ces hypothèses débouchent nécessairement sur la conclusion que ces deux témoignages se complètent, mais sont insuffisants. Plusieurs autres récits⁽⁴⁾, ainsi que des travaux d'historiens⁽⁵⁾, sont indispensables pour une bonne représentation du vécu dans cette caserne durant l'occupation. Comme dans l'actualité, une ou

deux sources d'informations ne se suffisent pas à elle(s)-même(s). Ces autres témoignages ou des extraits de travaux peuvent éventuellement être exploités par l'élève dans le cadre d'une évaluation ultérieure.

Au même titre que les productions littéraires, cinématographiques ou ludiques (jeux vidéo, par exemple), le(s) témoignage(s) forge(nt) un imaginaire collectif. Qu'on le veuille ou non, toutes ces productions font partie intégrante de l'univers mental de nos jeunes. Leur apprendre à distinguer le vrai du faux – le réel de l'imaginaire – est un devoir du monde de l'éducation, tant pour comprendre le passé que le présent. Plus que jamais, l'(es) enjeu(x) est (sont) de taille. ■

Éric B. Lauwers

(4) Autres témoignages (parfois succincts) sur la caserne Dossin dans le livre d'H. Vandormael : André Goezu, Bernard Lipstadt, Sylvain Suchowolski, Meyer Zalc (voir table des matières propre à chaque édition).

(5) À titre indicatif, les ouvrages d'H. Vandormael et de P. Sobol proposent une bibliographie en fin de volume, dont certains titres peuvent être utiles. Par ailleurs, *le Mémorial, Musée et Centre de Documentation sur l'Holocauste et les Droits de l'Homme* du projet « Kazerne Dossin » (Malines) est à la disposition de toute personne s'intéressant au sujet : NL : <http://www.kazernedossin.eu/content/documentatiecentrum> ; FR : <http://www.kazernedossin.eu/fr/content/centre-de-documentation>.



DÉOGRATIAS DE STASSEN

Le génocide tutsi dans la bande dessinée

— Dans sa bande dessinée *Déogratias*, Jean-Philippe Stassen esquisse l'histoire du génocide rwandais (1994). Il s'agit d'une œuvre engagée et de haute qualité artistique, qui ne se limite pas à confronter les étudiants à des thèmes tels que le racisme, l'identité et la discrimination, mais qui donne à penser aussi sur les codes graphiques et les narrations historiques. Une analyse.

Déogratias est une des premières bandes dessinées⁽¹⁾ à dénoncer le génocide perpétré au Rwanda en 1994. C'est à la fin des années 1990 que le Belge Jean-Philippe Stassen se lance dans l'écriture de cette histoire sur le génocide tutsi. Pour rendre crédible son propos, il décide de partir sur les lieux du drame. Sur place, il recueille des témoignages, prend des photographies et des notes, inscrit les dates des événements marquants, lit tout ce qui pouvait lui tomber sous la main à propos du Rwanda... Le résultat : un témoignage engagé sur le génocide tutsi ou une œuvre de fiction documentaire constitutive d'une histoire des représentations ?

Un point de vue combattant sur l'histoire

La bande dessinée *Déogratias* retrace la vie quotidienne d'un jeune Hutu embarqué, malgré lui, dans la tourmente du génocide perpétré au Rwanda en 1994 : « *En 100 jours, entre le 7 avril et le 4 juillet 1994, près d'un million d'hommes, de femmes et d'enfants ont été tués au Rwanda, un pays de 7 millions d'habitants. Les organisations internationales ont constaté l'horrible réalité de ce génocide dès novembre 1994 quand*

a été décidée la création du Tribunal pénal international pour en juger les responsables. Les victimes avaient en effet été tuées pour la simple raison qu'elles étaient tutsi, ou parce hutu ou twa, elles avaient refusé la mort barbare de leurs voisins tutsi »⁽²⁾. En ce sens, l'œuvre de Stassen se manifeste comme un témoignage car elle donne à voir la réalité d'une période passée. Or, face au génocide, l'auteur d'origine belge est impliqué affectivement (sa compagne de l'époque est d'origine rwandaise) et ressent le besoin de s'exprimer par le dessin. Son objectif est clair : « *c'est un album dicté par la colère (...) je voulais montrer ce que les chiffres ne disent pas : que ce drame concerne des êtres humains, avec leur histoire, leur vie, qu'ils sont réels, qu'ils sont comme nous* »⁽³⁾. Son propos n'est donc jamais neutre, il est un point de vue sur ce qui s'est passé. A ce titre, sa bande dessinée n'est pas seulement un simple véhicule que l'Histoire emprunte à l'occasion, elle est aussi, dans sa totalité, une source historique qui atteste des représentations de l'auteur et de la médiation de la scène culturelle de son temps. Même si l'artiste retranscrit l'histoire rwandaise à partir d'une documentation rigoureuse, *Déogratias* n'est donc pas un livre d'histoire. En définitive, dans *Déogratias*, entre récit graphique et réalité historique, s'opère avec

le lecteur un « *contrat tacite de fiction* » qui tend à accréditer le récit de Stassen comme vrai⁽⁴⁾. L'histoire rwandaise est ainsi rendue accessible (au sens médiatique du terme) à un large lectorat : « *c'est juste une tentative de décrire, à l'intention d'un Européen ou d'un Américain moyen, le mécanisme d'une violence de masse* » explique Stassen lors d'une interview accordée à Didier Pasamonik en juillet 2009.

Les tourments d'un jeune Hutu

Le récit commence à Butare, au Rwanda, après le génocide de 1994. Un jeune homme déambule, les bras ballants et l'esprit absent. Son regard est en proie à la folie, ses vêtements sont déchirés, ses propos incohérents. Il s'appelle Déogratias.

Suite p.10 →

(1) Jean-Philippe Stassen. *Déogratias*. Dupuis, Paris, 2000.

(2) Jean-Pierre Chrétien et Jean-Damascène Gasanabo, « Le génocide des Tutsi du Rwanda », in B. Lefebvre – S. Ferhardjian (dir.) *Comprendre les génocides du XX^e siècle*. Bréal, Paris, 2007, p.130.

(3) Propos recueillis par Laurence Madani dans un entretien avec Jean-Philippe Stassen, *Déogratias* le dossier, paratexte de l'album.

(4) Voir à ce sujet les travaux de Michel de Certeau. *L'écriture de l'Histoire*. Gallimard, Paris, 1975 et de Paul Ricoeur. *Temps et récit* (3 volumes). Seuil, Paris, 1983, 1984, 1985.

→ Suite de la p.9

Par moments, il s'imagine être un chien. Il a peur de la nuit et sa tête « est toute pleine de froid ». Avant, il vivait comme tous les jeunes de son âge, allait à l'école, était amoureux. Mais désormais, sa raison part à la dérive. Il lui faut toujours plus d'Urwagwa (la bière de banane) pour oublier l'horreur. Pour mettre en scène le génocide tutsi, Stassen choisit d'évoquer l'histoire d'un homme ordinaire. En se focalisant sur une personne (qui n'est pas un héros au sens homérique du terme⁽⁵⁾ et qui en plus appartient au camp des bourreaux),

CHRONOLOGIE

QUELQUES DATES CLÉS DE L'HISTOIRE DU RWANDA

1860 / Théorie de John Speke.

1885 / La conférence de Berlin sous l'égide de Bismarck organise le partage de l'Afrique. Le Rwanda encore inexploré est donné à l'Allemagne.

1890 / Arrivée des Allemands au Rwanda.

1897 / Le Mwami (roi du Rwanda) reconnaît le protectorat allemand.

1911 / La frontière définitive avec le Congo belge est fixée.

Début du siècle / De nombreux missionnaires chrétiens en grande majorité français viennent s'installer au Rwanda dans le but de convertir les populations locales.

1918 / Défaite de l'Allemagne lors de la Première Guerre mondiale.

1924 / la Belgique s'empare du Rwanda et du Burundi moyennant un mandat officiel de la Société des Nations.

1931 / Destitution du mwami Musinga. Son fils Rudahigwa lui succède. Période de la « tornade de l'Esprit Saint » en raison des nombreuses conversions.

1962 / Indépendance du Rwanda.

1959, 60, 61, 63, 64, 65, 67, 73, 91 à 93 / Massacres de Tutsi.

1994 / Génocide au Rwanda = 1 million de morts.

Devenir un chien pour

Déogratias c'est montrer qu'il a

perdu son humanité puisqu'il

a symboliquement mangé

d'autres gens en basculant

du côté des bourreaux.

Stassen adopte une posture inédite et évite tout manichéisme, nous demandant non pas d'aimer son personnage mais de le comprendre avant de le juger. Comment un homme peut-il perdre son humanité et y survivre ? Le concept de micro-histoire⁽⁶⁾ appliqué à la bande dessinée trouve donc ici un sens car cette démarche favorise la mise en place d'une structure narrative complexe et permet d'appréhender un génocide dans toute sa complexité et ses différents régimes d'historicité. Trois étapes structurent la narration : la vie ordinaire de l'adolescent avant le massacre, la spirale de la violence qui l'amène à commettre l'irréparable et enfin la folie qui, nécessairement, s'empare de lui après le génocide. Stassen construit un récit enchâssé dans un triple registre d'historicité (*voir la partie « élaboration pédagogique » pour plus de détails*). Ainsi, au fur et à mesure que le narrateur dévoile les horreurs du génocide, le jeune adolescent hutu sombre dans la folie et se transforme en chien d'un point de vue visuel. Dans le contexte rwandais, cette métamorphose esthétique se manifeste alors comme une métaphore symbolique car les chiens errants mangeaient les corps des morts et profanaient leurs restes. Ces animaux étaient réprouvés et pourchassés. Devenir un chien pour Déogratias c'est montrer qu'il a perdu son humanité puisqu'il a symboliquement mangé d'autres gens en basculant du côté des bourreaux. Par ces habiles procédés, Stassen réussit à faire partager les souvenirs et les états d'âme d'un jeune Hutu embarqué dans la tourmente d'un génocide.

À LIRE

RWANDA : REPRÉSENTER UN GÉNOCIDE EN BANDE DESSINÉE

– Stassen, Jean-Philippe. *Déogratias*. Dupuis, Collection Aire Libre. Paris, 2000.

– Stassen, Jean-Philippe. *Pawa*. Delcourt, Paris, 2002.

– Stassen, Jean-Philippe. *Les enfants*. Dupuis, Paris, 2004.

– Bazambanza Rupert, *Sourire malgré tout*, Editions Images, 2004.

– Collectif, *Gira Amahoro, Que tu aies la paix !* Editions Ibarwa, 2000.

– Bigirabagado, Jean Marie Vianney. *Akabando K'iminsi (La suite des jours)*. Ibarwana, 2004.

– Rukundo, Charles – Ngumire, Jean-Claude. *Umwana nk'undi*, 2001.

– Inongo, Willy – Kibwangza, Senga. *Couple modèle, couple maudit*. Editions chrétiennes Coccinelle BD, 2001.

– Maisha au pays des milles collines. Fondation Sonai Rolland, 2007.

– Janssen, Jeoren. *Muzungu Sluipend gif (blanc, poison rampant)*, 1997.

– Masioni, Pat – Grenier, Cécile – Ralph, *Rwanda 94*, 2 volumes, 2005, 2008.

Parler du génocide par la bande dessinée

À travers la bande dessinée, Stassen éclaire aussi le contexte plus large du génocide rwandais, notamment en analysant la responsabilité des blancs au moment des événements, ainsi que la généalogie raciale du génocide. D'abord, en effet, selon Sylvain Venayre, le dessinateur belge « pose explicitement le problème de la place de l'homme blanc dans la société africaine post-coloniale et, par là, la question de la mémoire de l'homme blanc »⁽⁷⁾. Dans *Déogratias*, l'essentiel du décor est planté : colonisation militaire, religieuse et sexuelle, alcoolisme, prostitution, corruption et rivalités ethniques sont savamment exacerbées. Ainsi, la représentation du Rwanda

contemporain porte sous la plume du dessinateur belge les traces de toutes les influences – allemande, belge, française et surtout catholique – qui ont imprégné l'histoire rwandaise de leurs empreintes. Pour autant, même si le dessinateur refuse de recevoir le prix de la bande dessinée du jury œcuménique pour protester contre le rôle joué par l'Église dans le génocide, il se défend de dénoncer des responsabilités (frère Philippe est présenté dans l'album comme un homme de bien). Toutefois, à l'instar de la scène où la famille du frère Philippe est figée devant son poste de télévision en Europe, l'artiste veut aussi nous alerter sur la passivité de la communauté et des instances internationales devant les atrocités du génocide

En plus, Stassen cherche à éclairer, sous le prisme de l'Histoire, les clivages et les discriminations raciaux qui auraient été le terreau de l'émergence d'une intentionnalité génocidaire au Rwanda. Ainsi, il met en scène un maître d'école véhiculant le discours scientifique raciste des Européens, de manière à montrer l'impact de l'idéologie raciale occidentale sur les rapports entre les populations locales. Il montre aussi la politique de discrimination, notamment à travers une scène de contrôle d'iden-

tité (voir ci-dessous pour une élaboration pédagogique de ces deux séquences). Par ces séquences, Stassen tente de décrypter le processus de construction de la haine qui aurait conduit au génocide, mais il en fait aussi mesurer à son lecteur averti toute la complexité et la profondeur historique⁽⁵⁾ : ces passages de la bande dessinée nécessitent dès lors le recours à l'expertise du spécialiste pour éclairer les racines socio-culturelles du génocide dans leurs régimes d'historicité. De ce fait, sur le plan pédagogique, la bande dessinée offre la possibilité d'une mise en contexte historique à partir d'une œuvre artistique de qualité. ■

Vincent Marie

(5) Vincent Marie. « Déocratias, une histoire sans héros !? ». *La plume francophone*. n° 36, 2009, <http://la-plume-francophone.over-blog.com/categorie-10770480.html>.

(6) La micro-histoire est un courant historiographique italien des années 1970, dont Carlo Ginzburg et Carlo Poni, sont les principaux chefs de file. Ce « vent d'Italie » privilégie une lecture de l'histoire sociale qui rejettent les grands schémas évolutionnistes et valorisent les cas singuliers. Ainsi en suivant le fil du destin particulier d'un individu comme celui d'un meunier, Carlo Ginzburg dans *Le fromage et les vers*, éclaire l'univers d'un meunier du Frioul du XVI^e siècle.

(7) Sylvain Venayre. "Jean-Philippe Stassen au cœur des ténèbres". ActuaBD, 2005, www.actuabd.com.

(8) Voir à ce sujet le travail de Dominique Franche. *Généalogie du génocide rwandais*. Tribord. Paris, 2004.

➤ RÉFÉRENCES UTILES

_ Cruvelier, Thierry. *Le tribunal des vaincus: un Nuremberg pour le Rwanda?* Calmann-Lévy. Paris, 2006.

_ Dauge-Roth, Alexandre. *Writing and Filming the Genocide of the Tutsis in Rwanda*. Lexington Books. Lanham (MD), 2010.

_ Del ponte, Carla – Sudetic, Chuck. *La Traque, les criminels de guerre et moi*. Editions Héloïse d'Ormesson. Paris, 2009.

_ Franche, Dominique. *Généalogie du génocide rwandais*. Tribord. Paris, 2004.

_ Hatzfeld, Jean. *Une saison de machetes*. Seuil. Paris, 2003.

_ Power, Samantha. *A Problem from Hell: America and the Age of Genocide*. Basic Books. New York, 2002 (surtout le chapitre 10).

Une version étendue de cet article a été publiée dans la revue *Témoigner*, entre histoire et mémoire et est disponible sur le site de la Fondation Auschwitz. Il fait partie d'un numéro thématique sur la représentation des guerres et des génocides du vingtième siècle dans la bande dessinée (*Témoigner, entre histoire et mémoire*, n° 109, 2011, p. 194-208, http://www.auschwitz.be/index.php?option=com_content&view=article&id=461:sommaire-du-nd-109&catid=36).



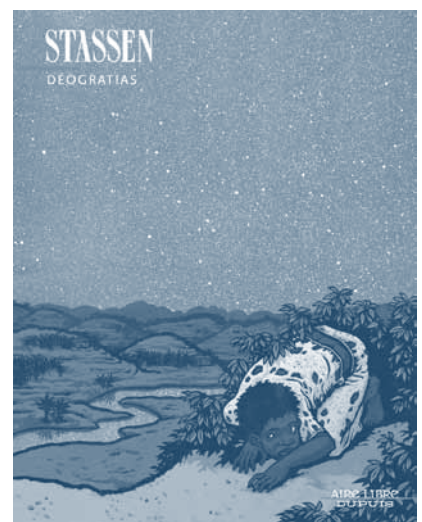
“Lire” Déocratias

Introduction : la couverture de l'album

En préambule, il est possible de partir des représentations des élèves en proposant une analyse de la couverture

de l'album. Il s'agit de présenter, d'analyser et d'interpréter les différents éléments qui composent la couverture de l'album et de les mettre en relation (place du ciel, personnage, attitude...).

Suite p.12 ➔



Jean-Philippe Stassen, *Déocratias*, couverture de l'album © Collection Aire Libre, Dupuis, 2000

→ Suite de la p.11

1- Une mise en récit originale pour raconter le génocide tutsi en bande dessinée

L'originalité de l'œuvre de Stassen réside dans sa forme et son découpage. En effet, contrairement à un grand nombre de

bandes dessinées qui présentent un découpage narratif linéaire, Déogratias s'appuie sur un enchâssement narratif relativement complexe. Ainsi, pour rendre plus lisible cette structure originale, les informations sur le génocide contenues dans cette bande dessinée ne se veulent pas didactiques et exhaustives. Dans cette optique, l'absence de bandeau et le manque de précisions locatives et temporelles dans les

dialogues semblent aussi répondre à des principes de simplification narrative. C'est alors dans les codes graphiques de l'œuvre et notamment dans le trait plus ou moins épais qui dessine le contour des vignettes qu'il faut rechercher les indices spatio-temporels du récit. Par cet habile procédé, Stassen réussit à faire partager les souvenirs et les états d'âme d'un jeune Hutu embarqué dans la tourmente d'un génocide.

OBJECTIFS : _ Comprendre comment s'agence le récit dans la bande dessinée *Déogratias*.
_ Décrypter les principes narratifs et les codes graphiques propres à la bande dessinée.

TEMPS : 1 à 2 heures

MATIÈRES CONCERNÉES : Histoire, Histoire de l'art, Français

SUPPORTS : extraits de l'album

QUESTIONS

Question 1 : Ces deux vignettes mettent en scène le même personnage et le même lieu mais ne se passent pas au même moment : quels sont les indices qui nous le montrent ?

Question 2 : Repérer dans l'album d'autres planches ou d'autres vignettes qui enchâssent des temporalités différentes. Par quels procédés narratifs et graphiques Stassen parvient-il à signaler, à son lecteur, le passage d'une temporalité à l'autre ?

Question 3 : (un travail par groupe peut être envisagé) À partir de ces constats et en prenant pour point de repère le temps du génocide, reconstituer la construction générale du récit : chaque groupe pourra par exemple analyser une dizaine de pages avant de retranscrire à la classe les fruits de ses analyses.

Question 4 : Justifier le choix de cette construction narrative.

ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

Dans la première vignette, le personnage principal est assis à proximité du porche de l'église. Il est vêtu de haillons, ses cheveux sont ébouriffés et il semble désespéré. La présence d'une croix au des-



sus de sa tête et le rebord des marches du porche d'entrée à sa gauche atteste bien que nous sommes en présence d'un édifice de culte. L'originalité de cette vignette se mesure aux impacts de balles, stigmates d'un conflit meurtrier que nous pouvons deviner sur les murs de l'église. Nous nous situons après le génocide comme le souligne le trait noir épais du contour de la vignette : Déogratias se souvient du passé.

Dans la deuxième vignette dont le trait de contour est absent, il s'agit du même personnage qui est mis en scène avant le génocide car à la différence de la

première vignette, Déogratias porte des vêtements propres. Il s'apprête à offrir un magazine à son amie, que nous voyons sortir de l'église une bible à la main. Nous sommes donc bien devant le même édifice qu'à la première vignette. On retrouve la présence des croix sur le mur de l'enceinte sacrée et des fidèles sortent de l'édifice par un porche en descendant un petit escalier. Toutefois, on ne retrouve pas les impacts de balles sur les murs du lieu de culte. C'est donc dans l'espace inter-iconique (le blanc entre les cases) que se construit sous la plume de Stassen l'ellipse temporelle qui

permet au lecteur de voyager dans le temps et de plonger dans les souvenirs d'un jeune Hutu, acteur des événements dramatiques qui se sont produits au Rwanda au printemps 1994.

Cet exemple singulier révèle la construction narrative générale de l'album. En effet, dans *Déogratias*, Stassen raconte le destin exemplaire d'un jeune Hutu en trois étapes : sa vie ordinaire d'adolescent avant le massacre, la spirale de la violence et enfin la folie, qui nécessairement, s'empara de lui

après. Appréhender le drame qui s'entrelace dans différents régimes d'historicités nécessite donc de bien décoder l'habile va-et-vient du récit entre passé et présent. Voici alors le découpage séquentiel de la bande dessinée :

- Avant le génocide : **196 vignettes** concernées
- Pendant le génocide : **111 vignettes** concernées
- Après le génocide : **239 vignettes** concernées

De fait, ce récit en flash-back éclaire non seulement petit à petit l'histoire de Déogratias mais offre aussi une reconstitution historique du génocide à travers les yeux d'un jeune hutu génocidaire. Pour Stassen, il ne s'agit pas d'excuser l'abomination, mais de présenter l'histoire édifiante d'un homme commun, ni pire ni meilleur a priori que les autres.

2- Au cœur de l'ethnie : le masque du racisme

Les mécanismes discriminatoires sont exposés à plusieurs reprises dans la bande dessinée de Stassen. Deux séquences particulièrement significatives (celle du maître d'école et celle du contrôle d'identité) révèlent de manière particulièrement pertinente les fondements généalogiques du génocide qui s'articule autour d'une construction identitaire reposant sur le principe de « l'ethnicité ».



Jean-Philippe Stassen, *Déogratias*, p.19, b.3, c.2 et c.3
© Collection Aire Libre, Dupuis, 2000

OBJECTIFS : _ Montrer à travers quels vecteurs et quelles situations s'est construit le processus discriminatoire au Rwanda.
_ Donner une définition de la notion « ethnie ».

TEMPS : 1 à 2 heures

MATIÈRES CONCERNÉES : Histoire, Sciences humaines, Cours philosophiques, Géographie

SUPPORTS : extraits de l'album au choix

QUESTIONS

Question 1 : Comment sont présentées les populations du Rwanda lors de la leçon du maître d'école ?

Question 2 : Pourquoi peut-on dire que Bénigne et Apollinaire se sentent exclues ? Comment Stassen traduit-il ce sentiment d'exclusion graphiquement ?

Question 3 : Quels rôles jouent les différents acteurs en présence lors du contrôle d'identité ?

Question 4 : A la lumière de ces deux séquences, sur quoi reposent les discriminations au Rwanda ?

ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

La séquence du maître d'école est d'abord une tentative pour plonger le lecteur dans la recherche des fondements complexes du génocide. Ainsi, par une double planche, Stassen montre que les discours scientifiques racistes des

Suite p.14 →

→ Suite de la p.13

Européens⁽⁹⁾ véhiculés aux populations locales par le biais de l'enseignement des missionnaires et/ou des élites locales puis largement médiatisés⁽¹⁰⁾ par la presse et la radio furent décisifs dans l'exaspération des haines rwandaises : « *dès les années 1860, l'explorateur John Speke avait formulé la théorie selon laquelle les Tutsi seraient une race originale venue d'Éthiopie, « sémito-hamite », très différente des populations hutu originaires de l'Afrique des Grands lacs. Les Européens parlaient alors, à la fin du XIXe siècle, de « nègres blancs ». On exagérerait leur grande taille ; on louait leur culture, leur modération, leurs qualités d'éleveurs ; on en fit une race supérieure, naturellement vouée à dominer des Hutu placés à un degré nettement inférieur sur la hiérarchie des races humaines* »⁽¹¹⁾. Le discours du maître d'école et l'attitude des personnages dans cette séquence révèlent un processus discriminatoire puisque Apollinaire et Bénigne se sentent exclues du groupe. Seul Déogratias semble révéler « l'imbécillité » du maître.

La séquence du contrôle d'identité ensuite se manifeste comme la traduction pertinente d'une réalité imposée par les colons belges au début du XX^e siècle : « *dans les années 1930, les Belges introduisirent sur les livrets d'identité imposés aux hommes adultes valides la mention de leur ethnique (Hutu, Tutsi ou Twa) en lieu et place du clan*



et souvent cette inscription des différences se basa sur le nombre de vaches possédées »⁽¹²⁾. L'espace d'une planche, Stassen donne à voir la réalité d'un contrôle d'identité mené par des militaires européens sur les occupants d'un bus se rendant à Kigali. Bénigne et Déogratias font partie des voyageurs et tentent de se révolter en refusant d'être les témoins d'une politique de discrimination menée sous l'autorité de militaires européens et qui n'a aucune légitimité à leurs yeux.

Au final, à travers ces deux séquences, Stassen montre bien que les processus de discriminations au Rwanda reposent sur une



instrumentalisation et une manipulation politique de la prétendue « ethnicité »⁽¹³⁾ qui passe par une diabolisation des Tutsi.

(9) Les théories raciales européennes appliquées au Rwanda dont il est question ici sont inspirées notamment par *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* publié en 1885 par Joseph Arthur de Gobineau.

(10) Jean-Pierre Chrétien, avec Jean-François Dupaquier – Marcel Katanda – Joseph Ngarambe. *Rwanda. Les médias du génocide*. Karthala. Paris, 1995 (réédité en 2002).

(11) Sylvain Venayre, *op. cit.*

(12) Jean-Pierre Chrétien – Jean-Damascène Gasanabo, *op. cit.*, p.133.

(13) Selon Dominique Franche dans *Généalogie du génocide rwandais*, *op. cit.*, p. 57 : « Hutu et Tutsi ne sont pas des ethnies, mais des communautés unies par la peur de l'autre qui débouche sur la haine ».

Conclusion : retour sur la couverture de l'album

Pour conclure ce petit parcours pédagogique, il convient de revenir à la couverture de l'album. En effet, c'est la lecture de la bande dessinée qui en éclaire l'interprétation. Nous sommes bien au pays des milles collines et Déogratias qui est vêtu de

haillon cherche à oublier l'horreur, il se terre et se prend pour un chien. La séquence du musée (planches 45 et 46) permet de décoder certains éléments de composition de la couverture, notamment la présence d'un ciel constellé d'étoiles. En effet, la nuit, les esprits des morts éclairent le ciel du Rwanda et à travers toutes ces étoiles, ce sont alors toutes les victimes de ce mas-

sacre (parmi lesquelles figurent Bénigne et Apollinaire...) qui hantent le présent de Déogratias et lui font dire après le génocide : « J'ai peur de la nuit. Les étoiles sont refondues par les ventres, et ma tête est toute pleine de froid »... ■

Vincent Marie



Témoigner, entre histoire et mémoire n°110

DÉPLACEMENTS, DÉPORTATIONS, EXILS

Les déplacements de population ont souvent été utilisés par des États ou des groupes criminels pour isoler des populations qu'ils prennent pour cible ou qu'ils veulent s'aliéner.

Perte de visibilité publique, privation des repères et des cadres sociaux sont alors des processus complémentaires à la négation des droits communs. Procédant ainsi, il est alors possible de faire subir à ces populations des contraintes (deterritorialisation, travail forcé...) ou des violences (famine, massacre, génocide...).

Ces contraintes et ces violences, par leur radicalité, mettent en péril l'identité

et l'existence même de ces populations et de leur culture. Par ailleurs, les conflits et leurs conséquences provoquent des mouvements de population (exode, exil, immigration...) qui bouleversent les configurations géo-démographiques de façon déterminante pour les équilibres politiques des régions. Il en a été ainsi avec la Première Guerre mondiale et ses suites durant et bien après la Seconde Guerre mondiale. Face à cela, les populations concernées élaborent, quand elles en ont les moyens, des tactiques ou des stratégies pour retrouver un équilibre, ne fût-ce que précaire, et une cohésion culturelle. On peut ainsi, entre massacres et exils, entre déplacements forcés et volon-



taires, tracer toute une cartographie de l'histoire européenne et mondiale.

Ce dossier se donne pour objectif de caractériser et de tenter de qualifier les liens entre violence politique, déplacements de population, déportations, exode, exil et migration. On cherche également à porter notre attention sur les questions posées par la transmission de ces passés et par les vecteurs de cette transmission. ■



Journée d'étude

LE SIÈGE DE LA GESTAPO À BRUXELLES

La prochaine Journée d'étude organisée par la Mémoire d'Auschwitz ASBL et la Fondation Auschwitz, intitulée « Le siège de la Gestapo à Bruxelles – Reconnaissance et conservation », portera sur le siège de la Gestapo à Bruxelles et les éventuelles possibilités de classement des caves des bâtiments occupés.

Trois immeubles de l'avenue Louise, sis aux n° 453, 347 et 510, furent réquisitionnés durant la Seconde Guerre mon-

diale par les services de la sûreté allemande (Sicherheitspolizei et Sicherheitsdienst), plus communément appelée Gestapo. Rien, à l'exception du mémorial dédié à Jean de Sélys Longchamps et d'une plaque murale apposée sur la façade du 453, n'attire l'attention du chaland lorsqu'il passe devant ces immeubles. Ces lieux de très sinistre mémoire comptent pourtant parmi les plus importants et les plus emblématiques de la Seconde Guerre mondiale dans notre pays, puisqu'ils abritèrent les cerveaux qui organisèrent l'arrestation de tant de résistants et la déportation des Juifs de Belgique et du Nord de la France. De nombreux témoignages de survivants attestent par ailleurs de ce qui se déroula, entre interrogatoires et tortures, en ces lieux.

La matinée de la journée traitera de l'historique du siège de la Gestapo à Bruxelles et de certaines de ses antennes et dépendances en Belgique et dans le Nord de la France. L'après-midi sera consacré aux possibilités de conservation des inscriptions gravées dans les murs des caves par les victimes de l'occupant. ■

EN PRATIQUE

– La journée d'étude aura lieu le vendredi 21 octobre 2011 à la Bibliothèque Royale de Belgique (Auditorium Lippens).

Pour vous y inscrire ou pour toute information complémentaire :

Daniel Weyssow :

daniel.weyssow@auschwitz.be

Tél. : +32 (0)2 512 79 98

Fax : +32 (0)2 512 58 84



Exposition

VICTIMES DE L'IMAGE

Aujourd'hui, les victimes civiles de violences collectives, qu'elles soient dues à des catastrophes naturelles, des épidémies ou des guerres sont presque toutes rapidement présentées comme des victimes qu'il faut sauver et dont on devra se rappeler.

Cela paraît évident à tous de devoir les secourir au plus vite comme de ne pas laisser dans l'oubli ceux qui ont souffert d'injustices. On défend des valeurs morales, des actions d'assistance. On entretient les mémoires pour que ça ne se reproduise jamais plus. On critique aussi les médias qui inondent nos écrans d'images souffrantes.

Mais s'est-on rendu compte que la représentation des victimes était aussi importante que la victime elle-même ? Cette représentation se fait suivant des codes et avec des références qui, la plupart du temps, n'ont rien à voir avec la victime réelle dont il est question. Reste à savoir quelles sont ces images qui se sont imprimées sur notre rétine.

L'exposition examine de façon critique la fabrication de ces images et les façons dont celles-ci sont diffusées et reprises. ■



EN PRATIQUE
Exposition en préparation.
Pour informations et réservations:
info@auschwitz.be



Toujours disponible, l'exposition « Primo Levi, de la survie à l'œuvre »

À l'occasion du 25^e anniversaire de la mort de Primo Levi, le 11 avril 2012, n'oubliez pas l'exposition de la Fondation Auschwitz – ASBL Mémoire d'Auschwitz. Cette exposition sur Primo Levi met à disposition du public un fonds iconographique et documentaire unique. Élaborée pour s'adresser à tous, *Primo Levi. De la Survie à l'œuvre* fait connaître un des grands témoins de notre temps, rescapé d'Auschwitz, en croisant

son parcours biographique et l'œuvre qu'il nous a laissée. Primo Levi est une figure majeure du témoignage sur le système et l'expérience concentrationnaires. Sa volonté de donner au savoir sur les camps une portée universelle caractérise son engagement et son action. Mais ne voir en lui qu'un témoin serait limiter son importance pour nous. C'est un poète, un romancier, un nouvelliste, un dramaturge qui a adapté *Si c'est un homme* au théâtre, un homme de radio et de télévision, un essayiste. Il a été lauréat de nombreux prix et, peu avant sa mort, pressenti pour le Nobel. L'importance de son œuvre tient autant à la qualité de son écriture qu'à son inventivité et à la rigueur de sa réflexion.

Pour toute information concernant sa mise à disposition, veuillez contacter info@auschwitz.be

POUR UNE PRISE DE CONTACT

ASBL Mémoire d'Auschwitz –
Fondation Auschwitz.
Rue des Tanneurs 65, 1000 Bruxelles

Tél. : 02/5127998
Fax : 02/5125884

info@auschwitz.be
www.auschwitz.be

Directeurs de la publication : Henri Goldberg, Philippe Mesnard
Rédacteurs en chef : Fransiska Louwagie, Fabian Van Samang
Secrétaire de rédaction : Frank Van Eeckhout
Comité de rédaction : Eric Lauwers, Frédéric Crahay, Sylvain Keuleers, Marjan Verplancke, Marie-Pierre Labrique
Graphiste : Yann Collin (www.wakeupdesign.fr)
Imprimeur : Hayez (www.hayez.be)

Publication réalisée grâce au soutien de



**SPF Sécurité Sociale
Service des
Victimes de la Guerre**

Avec le soutien de la Communauté française